

Place de la Révolution

2 pluviôse de l'an I.

L'effervescence gagne tous les cœurs, comme un murmure qui gronde soudainement. Depuis l'aube, la Place de la Révolution est bondée – autant de Jacobins révolutionnaires que de badauds que la curiosité a poussé dans les rues de Paris. En même temps, il y a de quoi ! Aujourd'hui, le 2 pluviôse de l'an I, on signe la liberté de la France. Plus rien ne sera jamais comme avant, pour le meilleur et seulement le meilleur. Je joue des coudes pour me faufiler et rejoindre le groupe qui m'attend au milieu de la foule. Durbin vient à ma rencontre, face joviale et tout sourire. Il m'accueille en ouvrant grand les bras.

— Ah, Guerrand ! On vous attendait, il ne manquait plus que vous.

Je souffle sur mes doigts, essayant de les réchauffer un peu.

— C'est qu'il fait froid, vous ne trouvez pas ? dis-je à mon acolyte.

— En cette période, vous l'imaginez bien ! Mais qu'est-ce qu'un peu de fraîcheur à côté de ce qu'on va vivre...

— Vous avez bien raison, Durbin.

— Venez, venez, je vais vous présenter !

C'est vrai que du groupe, je ne connais que Durbin et Auguste, qui lui est d'ailleurs cloué au lit par le rhume affreux qu'il a choppé il y a quelques jours. Il doit tellement se morfondre, là-haut, sous sa couette ! Ce qui se trame aujourd'hui est inoubliable. Durbin a même fermé volontairement sa gargote, pour la première fois depuis vingt ans. Et pour qu'il s'arrête de travailler, celui-là, il en faut... Il m'attrape par le manteau et m'amène jusqu'au centre du groupe.

— Et bien, et bien, messieurs, un peu de calme. Je vous présente à tous Ferdinand Guerrand, journaliste du bureau de Camille Desmoulins !

Plusieurs gaillards ouvrent grand les yeux au nom du patron. Faut dire qu'il est sacrément célèbre, maintenant qu'il est devenu ami de Danton et Robespierre. Je donne quelques poignées de main chaleureuses et échange quelques mots. Des odeurs de nourriture chatouillent mes narines. Des marchands se faufilent dans la foule avec des plateaux garnis de différents mets. Contre quelques piécettes, je chaparde une cuisse de poulet, dans laquelle je mords sans vergogne. Le jus coule dans ma bouche. Je déchire la viande et un frisson me parcourt l'échine alors que je pense à ce qu'il va se passer. C'est bientôt de leurs cous tranchés que coulera le jus !

Le clocher de la Sainte-Madeleine, l'église encore en construction au bout de la place, sonne les dix coups. La foule se tait. Seul règne un silence majestueux et plein de prestance. Chacun sait et commence à réaliser dans quoi nous sommes embarqués. Puis, une clameur naît, petit à petit, et conquiert la foule entière. Une clameur de férocité, de fierté et d'espoir. La guillotine

qui se dresse au centre de la place réverbère notre cri ; elle est l'accomplissement de toutes nos années de combat.

*

Un cheval hennit, et une cariole apparaît au bout de la rue. Ils sont là, tous les deux piteusement assis, contemplant la foule. Ils arrivent jusqu'à l'échafaud, tout de bois et de métal. La Reine – et ce mot m'écorche la gorge – est tirée sans sommation jusque sur le plancher. Les yeux brillants, elle tente de dire quelques mots, mais ils se bousculent entre ses lèvres.

Le bourreau la prend par la main. Ça y est, elle pleure à grosses larmes. Plus un son ne trouble le calme de la place mis à part ses sanglots hypocrites. Elle n'a jamais voulu le bien de la France, ce n'est pas aujourd'hui qu'elle va s'en repentir. On l'allonge sur la planche horizontale, le cou bien dégagé. Ses joues sont creusées et son visage émacié. Les heures qu'elle a passées enfermée dans la Maison du Temple ne lui ont apparemment pas réussi. Le couteau du bourreau tranche la corde. La lame de la guillotine s'abat sur les cervicales de l'ancienne souveraine. Son sang éclabousse l'acier, le tache de rouge, et sa tête roule sur les lattes en bois. Une étrange sensation remue mes entrailles. Presque, on y est presque. Le Roi se lève à son tour.

— Sachez que jamais... Jamais, je n'ai ordonné de tirer sur le peuple. Que Dieu vous bénisse et bénisse la Fran...

Les huées le forcent à se taire. Alors, on lui attrape le bras et on l'amène sur l'échafaud, là où la tête de feu son épouse se vide de son sang. Soudain, à l'autre bout de la place, des hurlements retentissent, suivi du claquement des sabots de chevaux. Les visages se liquéfient et les sourires se meurent. Qu'est-ce qu'il se passe ? Je hèle Durbin, qui commence déjà à s'enfuir.

— Eh, mon vieux, c'est quoi tout ça ?

Il ne répond pas et part sans demander son reste. Mais très vite, une rumeur se chuchote de bouche à oreille. *Le Comte d'Artois*. C'est... c'est lui, qui est revenu ? Revenu de Coblenz, pour sauver la monarchie française ? J'arrête un autre fuyard, engoncé dans un pourpoint serti de fils d'or. C'est un bourgeois, il saura de quoi il en retourne.

— Dis-moi voir, il se passe quoi ?

— Suivez mon conseil, fuyez ! Il paraît qu'Artois, frère du Roi, a finalement rassemblé son armée de nobles ! lâche le bourgeois.

Déjà, les cris des Parisiens s'élèvent au-dessus du grouillement frénétique de la marée humaine. Un cavalier surgit d'une ruelle, fusil à la main. Il n'hésite pas une seconde avant de tirer sur les corps qui lui barrent le chemin. Trois fleurs de lys bleues se découpent sur le blason brodé de son habit. C'est un noble, un vrai. Le bourgeois a raison. Il faut se casser, ou on est mort.

Je me mêle à la foule en désordre. Tout le monde part dans tous les sens, dans une cohue sans nom. C'est un carnage. Je débouche enfin sur une venelle, et, appuyé contre un mur, je reprends mon souffle. D'autres coups de feu me font sursauter. Ils sont de plus en plus proches. Les odeurs asphyxiantes de poudre et de fumée commencent à m'étouffer. J'ai pas le temps de rester là, faut courir.

*

Je toque comme un forcené. Derrière la porte, le parquet grince. Une clé tourne dans la serrure, et le battant s'entrouvre. Un rai de soleil s'échappe dans le couloir et dissipe quelque peu la pénombre. La lumière éclaire mon visage et celui d'Auguste.

— Ferdinand ? murmure-t-il.

Il est enroulé dans un édredon épais. Ses joues sont creusées et ses yeux injectés de sang sont renfoncés dans leurs orbites.

— Ben dis donc... T'es pas arrangé.

— Il se passe quoi, en bas ? Ça y est, ils sont enfin morts ?

— La Reine a été décapitée. Mais pas le Roi.

— Quoi ? Pourquoi ? demande-t-il en me fixant avec stupeur.

Je lui raconte tout.

*

Quelqu'un frappe de grands coups à la porte. Allongé sur son divan, fiévreux, Auguste me fait signe d'aller à sa place. Je traverse le couloir.

— Ouvrez !

Je m'exécute. Mais sur le palier, celui qui me fait face, c'est... le noble de tout à l'heure, le noble aux trois lys bleus ! Il m'a suivi ? Comment... Pourquoi ? Il me salue d'un geste de la tête. Il... Il ne me reconnaît pas ?

— Vous êtes Auguste Renard ?

Il... Il cherche Auguste ?

— Non, ce... Non, ce n'est pas moi, bafouillé-je.

Le noble sort une feuille de sa poche et en relit une partie.

— Pourtant, c'est ici qu'il est domicilié.

— Ah... Euh, oui. Mais il est malade, il est au salon.

— Soit. Et vous êtes ?

— Ferdinand Guerrand, monsieur.

Il hausse les sourcils, et parcourt sa feuille du regard.

— Et bien ! Vous y figurez aussi. D'une pierre deux coups.

Comment ça ? C'est une liste, qu'il a dans la main ? Une liste de quoi ?

— Monsieur Guerrand, au nom du Roi Louis le Seizième, je vous arrête, pour conspiration révolutionnaire contre la Couronne et le Royaume de France et de Navarre.